

Quand Venise inventait le ghetto

Emmanuel LE ROY-LADURIE
LE FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
15/01/1998

Les juifs vénitiens, pendant toute une partie du Moyen Age, avaient connu un relatif bien-être ; ils étaient sinon toujours intégrés, du moins bien acceptés dans la population locale. Mais au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, la situation pour eux s'est durcie. Comme l'a montré Mme Elisabeth Crouzet-Pavan (1), spécialiste de l'histoire nord-adriatique, la propagande des ordres mendiants franciscains et autres porteurs d'une nouvelle spiritualité de type citadin n'était pas toujours, à ce point de vue, blanche comme neige ; éventuellement antisémite, elle tendait à dresser les Argonautes chrétiens de la célèbre lagune contre leurs compatriotes « hébreux ». En outre, l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 faisait, par ricochet, revenir sur Venise, via Constantinople, quantité de ces pauvres personnes israélites chassées de la péninsule Ibérique. Enfin, la création des monts de piété (« Ma tante ») à l'initiative des autorités catholiques faisait concurrence aux prêteurs juifs, spécialisés de longue date dans le commerce de l'argent, et, de ce fait, accusés bien souvent d'usure.

Pour toutes ces raisons, il « fallait » construire un ghetto dans Venise ; celui-ci ayant, comme on sait, un rôle de discrimination répressive, que notre époque, bien entendu, condamne avec l'énergie la plus grande et la plus justifiée. Mais aussi, et le point qu'on va évoquer peut avoir échappé jusqu'ici aux lecteurs et paraître d'autant plus choquant au premier abord, mais aussi le néo-ghetto, espace clos, donc protégé, pouvait empêcher l'occurrence de massacres sauvages contre des individus isolés ; il pouvait, paradoxalement, jouer un rôle d'abri collectif pour une minorité qui craignait à juste titre d'être agressée, et qui dorénavant allait se sentir d'autant moins menacée qu'elle était territorialement regroupée. C'est pourquoi quelques grands notables de la communauté juive furent éventuellement consultés, notamment autour de 1516, lors de la mise en place du ghetto ; qui plus est, de nombreux propriétaires ou commerçants chrétiens conservaient dans cet espace désormais clos des propriétés et des contacts qui n'étaient pas seulement d'affaires ni d'hostilité a priori, bien au contraire. D'où l'intérêt du livre récemment traduit de Riccardo Calimani sur l'histoire de ce ghetto vénitien, premier à être nommé de la sorte, histoire narrée par l'auteur, pour l'essentiel, de 1516 à nos jours.

Les dernières pages sont, à certains égards, les plus significatives, ce qui ne veut pas dire qu'on doive commencer la lecture de l'ouvrage par l'ultime chapitre : la communauté juive de la Cité des doges a en effet terriblement souffert en 1943-1944 des déportations effectuées par les SS ou bien organisées, sur l'ordre des Allemands, par la République fascisto-mussolinienne, dite de Salò. On mesure d'autant mieux, sur ce point, l'imbécillité criminelle d'un Mussolini, qui aurait pu dès 1940-41, comme sut le faire Franco, éviter de se laisser entraîner dans le sillage démoniaque d'Adolf Hitler, dont il devint ensuite le pitoyable jouet, se laissant dériver dès lors vers une judéophobie qui n'avait été nullement son genre lors de la première partie de sa carrière gouvernementale.

Et pourtant, l'histoire du ghetto vénitien, dite par Calimani, ne doit pas être envisagée uniquement de façon téléologique, sous l'angle d'une tragédie finale qui du reste, et c'est fort

heureux, n'empêchera pas de nos jours la renaissance d'une vie du peuple de la Bible aux abords du grand canal et de la place Saint-Marc. Car avant le grand malheur de 1944, il y avait eu aussi le considérable bonheur de l'émancipation des juifs par les soins de l'armée française en juillet 1797, au terme des victoires que celle-ci avait remportées en Italie du Nord sous les ordres de Bonaparte. La domination autrichienne, sévissant lors de la première moitié du XIX^e siècle ne pourra abolir cette émancipation « bonapartienne », destinée du reste à reflourir en totalité après la réalisation de l'unité italienne, toujours grâce aux Bonaparte, aux années 1860-70. Quoi qu'il en soit... même à l'époque désolante du fonctionnement du ghetto à part entière, de 1516 à 1797, il ne s'agissait pas seulement, en ce ghetto, d'une « vallée de larmes », ni d'une simple prairie de la souffrance humaine. Osera-t-on dire qu'à mainte reprise Calimani a rencontré des juifs heureux dans l'enceinte même de la ghettoïsation.

Le furent d'abord, au tout premier chef, les imprimeurs hébraïsants de la Renaissance. Citons en particulier, parmi eux, Daniel Bromberg, chrétien dont le nom était à consonance juive au gré des critères, certes racistes, de l'époque. Ce Bromberg, avec le soutien de collaborateurs juifs, publia dès 1516 de nombreux textes en hébreu, à commencer par le Pentateuque. De façon incroyable, du moins au gré de nos esprits contemporains qui perdent par trop le sens du relativisme historique, incroyablement donc, cette « Bible juive » était dédiée au pape Léon X, grand humaniste, qui ne semble nullement s'en être formalisé. Et puis, par la suite, Marc-Antoine Giustiniani devait éditer vers 1530 le Talmud de Babylone. La censure papistique n'interviendra que plus tard, à partir de 1560, avec la diffusion d'une contre-réforme catholique devenue plus exigeante et plus agressive. Et malgré tout, vers 1560-1570 encore, le Pape autorisait la lecture dudit Talmud et de ses commentaires.

Il en va de même, en un registre plus tragique certes, dans l'intéressant chapitre que Calimani consacre à l'Inquisition vénitienne. Nous sommes habitués, depuis les remarquables travaux des élèves de Pierre Chaunu, à l'idée d'une Inquisition espagnole qui brûle tout ce qu'elle touche. Par contre, à Venise, sur les six personnalités juives que « signale » notre auteur, et qui durent affronter la magistrature inquisitoriale au XVI^e siècle, aucune, semble-t-il, ne fut condamnée à mort, et deux d'entre elles furent même purement et simplement relaxées après quelques mois de geôle.

L'ouvrage de Calimani, méritoire, n'est pourtant pas le fin du fin, ni la fin des fins. C'est plutôt une pierre d'attente qui nous fait vivement souhaiter que soit enfin traduit dans notre langue le livre essentiel qu'Ennio Concina et Donatella Calabi ont consacré à ce même sujet « vénéto-ghettoïque ». En outre, le concept même de ghetto n'appartient point à une espèce en voie de disparition ; sur plus d'une vingtaine de millions de Noirs des USA, la majorité vit encore de nos jours dans des quartiers réservés infiniment plus redoutables incidemment que n'était le foyer résidentiel des Israélites à Venise au XVII^e siècle. Le livre de Calimani et d'autres ouvrages qui, espérons-le, surgiront dans la même veine, représentent en conséquence une contribution essentielle à « l'entendement » de notre modernité.



Le Mémorial de la déportation du Campo di Ghetto nuovo à Venise.
(Photo Guittot/Diaf.)
